

Article original

L'indécence verbale des dignitaires dans le roman francophone postcolonial

GRAYO Jocelyn

Enseignant-Chercheur au Département de Lettres modernes
Université de Bangui

Auteur correspondant : E-mail : grayojo@yahoo.fr

Article soumis le 29/04/2026 et accepté le 11/05/2026

Réf : AUM13-0239

Résumé :

Le roman africain francophone postcolonial si protéiforme et densément florissant, offre plusieurs tendances, desquelles la peinture des dignitaires africains sous le prisme de l'indécence verbale. L'impudeur caractérise les hommes au pouvoir, d'où l'objectif recherché au travers cette approche, relever et analyser le langage trivial des dirigeants africains postcoloniaux. On arrive au constat suivant lequel le caractère sacré du pouvoir se désagrège puisque la royauté tient un langage outré, boursofflé, ne relevant pas de sa condition, conduisant à la problématique suivante, pourquoi la classe dominante refuse un langage de grandeur ? Cette question principale soulève une autre subsidiaire, quels sont les procédés littéraires mis en œuvre par les ytauteurs ? Il se dégage une conversion des classes, des rôles, d'où un clin d'œil sur le carnavalesque de Mikhaïl Bakhtine qui sert d'ancrage méthodologique. Il ressort des romans à analyser des événements illogiques, en d'autres termes des propos insolites dépassant les normes et les codifications. Il y a lieu de souligner que la méthode dialogique centrée sur l'étude du carnavalesque semble appropriée à la nature de cette thématique. Cette tentative a permis de dévisager puis de connaître l'état d'esprit des dignitaires au pouvoir, ainsi que leurs tempéraments.

Mots clés : indécence langagière, trivialité, transgression des normes, dignitaires, postcolonial.

The verbal indecency of dignitaries in the postcolonial Francophone novel

Abstract :

The postcolonial Francophone African novel too protean and densely flourishing, offers several tendencies, among which the painting of African dignitaries under the prism of verbal indecency. Shamelessness characterizes the people in power, hence the aimed target throughout this approach is to notice and analyze the trivial speech of postcolonial African leaders. One comes to the observation according to which the sacred character of power disintegrates since the royalty holds different bloated speech, being irrelevant of its condition leading to the following question: why does the dominant class refuse the language of greatness? This main question raises another subsidiary, what are the literary conducts put in place by authors? It results in a conversion of classes, of roles, hence a glance at the carnivalesque of Mikhail Bakhtine as a scientific procedure. It follows some novels to analyze illogical events; in other words unusual discussion exceeding norms and codifications. It is worth underlying that the dialog method based on the study of carnivalesque seems appropriate to the nature of this thematic, for the carnival according to Bakhtine results from a critical subculture which rites and activities question the dominant moral and norms in place.

Key Words : *language indecency, triviality, transgression of norms, postcolonial dignitaries.*

Introduction

De tout temps, et dans toutes les civilisations d'un point quelconque de la planète, le sérieux, la noblesse ou le sublime déterminent le pouvoir. De même, sa sacralité indéniable soutient cet ancrage et crée un distinguo sous plusieurs prismes : langagier, vestimentaire, structurel, à l'origine d'un écart avec les autres classes sociales. Le pouvoir relève du sacré et cette évidence est non négociable. Les principaux acteurs du pouvoir : présidents, roi, hauts dirigeants représentés dans les productions littéraires postcoloniaux devraient, à cause du caractère majestueux du pouvoir, être des personnalités irréprochables d'un angle à l'autre. Seulement, la lecture du roman postcolonial surprend au point d'abasourdir. Les dignitaires peints refusent volontairement la grandeur. De leurs discours appert l'abaissement, l'ignominie, contrastant ainsi avec les fonctions de dignité qu'ils exercent. Les modalités expressives des hommes politiques fourmillent d'injures, de mensonges, d'intempérance ou d'indécence verbale, en termes simples de

propos orduriers. Le caractère sacré du pouvoir se désagrège puisque la royauté tient un langage outré, boursoufflé, ne relevant pas de sa condition, conduisant à la question suivante, pourquoi la classe dominante refuse un langage de grandeur ? Quels sont les procédés littéraires mis en œuvre ? Cette approche prétend analyser l'impudeur verbale qui caractérise les détenteurs du pouvoir, ou ceux se trouvant dans les sérails, en s'appuyant sur les ressorts du carnavalesque de Mikhaïl Bakhtine, lequel prône le renversement des rôles, une infraction à l'habituel, au commun, en un mot la transgression des normes préalablement établies.

1. Matériels et méthodes

La réalisation de cette approche passe par l'appropriation d'un certain nombre de matériaux et méthodes adéquats qu'il convient de préciser. Cet article s'appuie sur les productions romanesques des auteurs francophones (Africains et Français) ; c'est dire que cette recherche repose essentiellement sur une étude documentaire, en s'appuyant sur les textes et les ouvrages critiques d'un côté, de l'autre, l'appareillage méthodologique est centré sur la théorie de Mikhaïl Bakhtine, la démarche carnavalesque comprise comme changement des rôles. Le carnaval relève d'une subculture critique dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur. Le carnaval a des effets subversifs, incompatibles avec le sérieux de la culture officielle des Seigneurs. Il met en question le caractère absolu et éternel des valeurs officielles. Il se situe en dehors des ornières « habituelles », et est une « vie à l'envers », « un monde à l'envers ». (Mikhaïl Bakhtine, 1970 : 180).

2. Résultats

Un travail de réflexion quel qu'il soit vise un aboutissement. Ainsi convient-il de mentionner que cet article se propose d'analyser les propos orduriers des hommes au pouvoir, les allusions obscènes qu'ils extériorisent sans remord, la diffamation à l'encontre des opposants afin d'éteindre toute initiative déstabilisatrice. On note également

chez les dignitaires un langage truffé d'incohérence et d'intempérance, ainsi que de la logorrhée verbale.

2.1. Les propos orduriers

Il se trouve que le terme ordurier recouvre de nombreuses acceptions dépréciatives : grossier, scatologique, indécent, immoral, vulgaire et bien d'autres épithètes. Les propos orduriers, généralement de nature insultante ou blessante dénigrent, humilient un individu. Habituellement, le destinataire d'un propos ordurier se voit outragé et peine à le supporter, puisque son amour propre se trouve altéré. Par discours orduriers l'on doit aussi entendre une parole extériorisée pour rabaisser, corrompre la réputation, ternir l'image. En effet, le langage et le comportement de la population modeste se caractérisent par la trivialité, contrairement aux hommes appartenant à la catégorie sociale élevée. Le langage du quotidien, le parler populaire ou de la rue, fourmille d'expressions orales ressenties comme modiques, prononcées non par négligence, mais en toute connaissance de cause, dans l'optique d'offusquer l'autre afin de s'affirmer. Les propos orduriers ou vulgaires relèvent également d'un langage relâché renvoyant à l'enfance, à l'immatunité. Cette approche s'appesantit sur les moyens par lesquels les auteurs stigmatisent ou caractérisent l'indécence verbale. En d'autres termes, il est question d'étudier les énoncés et les locutions employés par les personnages au pouvoir, ouvrant la voie aux auteurs de dénoncer le caractère trivial du pouvoir postcolonial.

Parmi les écrits postcoloniaux constitutifs de cette analyse, *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes apparaît au premier plan. Dans ce roman, la dose des élocutions ordurières ou vulgaires dépasse un certain seuil. D'un épisode à un autre, surtout lorsqu'il arrive que sa volonté est contrariée, le président Bwakamabé Na Sakkadé chez qui on note d'ailleurs l'absence de sang-froid et comme un personnage d'un rang social inférieur, libère des paroles truffées de vulgarité :

- *Et çui-là, regarde. Regarde. Prétend, non mais ça alors, prétend que je me paie des voyages avec le fric, con de sa maman ! Avec le fric de la Coopération au lieu de payer la dette postale. Te rend compte un peu ? Rends compte ? Et si La Croix du Sud se permettait un peu d'insulter le président Pierre Chevalier... tu verrais aussitôt leur voyou d'ambassadeur-là, courir quémander une audience et exiger des explications. [...]*
- *Pas laisser passer ça comme ça. [...] Spèces de bandits ! Spèces d'individus !* (Henri Lopes, 1982 : 214-215)

Le dignitaire s'interdit, en principe, l'usage du langage de la légèreté. Il ne peut non plus s'autoriser l'emploi des termes ignominieux à l'encontre des usagers, de surcroît les diplomates. Ainsi, le président Bwakamabé devient le prototype même de la vulgarité par l'usage d'un langage dénudé, d'un style proche de l'homme de la rue, car les locutions suivantes : « con de sa maman », « leur voyou d'ambassadeur-là », « espèces de bandits », ont un lien étroit avec la notion de l'indécence verbale, de propos orduriers et établissent des correspondances avec le carnavalesque. En plus, elles soulignent le manque de respect à l'égard du haut représentant du pays étranger. Dans la même logique, les expressions citées ci-dessus mettent en relief l'emportement et la surestimation du monarque. Ainsi, Bwakamabé Na Sakkadé, c'est le monde à l'envers ; ce personnage est l'inverse d'une personnalité digne.

En outre, de l'allégation ci-dessus, on relève chez le personnage président Bwakamabé l'absence de maîtrise de soi face à une situation attendrissante. Irrité, il privilégie l'immédiateté et agit promptement, sans circonspection, voire instinctivement. Tout compte fait, le registre langagier de ce président est malséant. Ses interventions prouvent manifestement qu'il s'exprime comme un homme dépouillé de sa valeur. L'usage des termes familiers,

argotiques ou relevant du bas peuple qu'il réitère spontanément n'écarte pas ce haut personnage de l'Etat d'un homme ordinaire. Le verbe de ce personnage ne se débarrasse ni des archaïsmes ni des fioritures conduisant à un renversement de l'ordre des choses. Aussi, ce premier citoyen opte pour l'arbitraire qui se traduit par ses propres lois sur les hommes et la société qu'il dirige. Par ailleurs, ses mauvaises articulations et prononciations constituent autant d'indices dévoilant son faible niveau de savoir :

« *Et çui-là* » (argotique),

« *fric* » (familier),

« *con de sa maman* » (registre familial et populaire),

« *Te rend compte un peu ?* » (Registre familial et populaire),

« *leur voyou d'ambassadeur-là* » (français de la rue),

« *quémander une audience* » plutôt que demander.

Ainsi, ce relevé succinct trahit à suffisance le véritable rang social du président Bwakamabé qui, en principe, devrait avoir sa place parmi le bas peuple, de par son langage et ses agissements. Les carences observées à l'endroit du personnage Bwakamabé sont identiques à celles du personnage roi Tokor dans *Les Flamboyants*, où Grainville représente aussi un monarque très léger de par son langage : « *Pas de panique mesdames les Anglaises, nous sommes venus seulement prendre un bain ! N'ayez ni honte ni peur ! Vos derrières sont à croquer !* » (Patrick Grainville, 1976 : 103). Le roi Tokor manque de circonspection et de pudeur ; son langage s'écarte de celui d'un dignitaire, d'un roi, et s'apparente à celui d'un vulgaire. Il extériorise des bassesses d'esprit sans scrupule, également sans tenir compte de l'environnement et de la cible ; c'est dire que chez le roi Tokor, la présence des mineurs n'influe pas sur le caractère immoral de son propos. Comme le président Bwakamabé, le roi Tokor profère des propos indignes, abaissants,

qui portent atteintes à la valeur humaine. La nature obscène et inadmissible de l'allégation du roi Tokor pourrait causer des répercussions traumatiques.

De nombreux épisodes dans les deux romans dévoilent que le président Bwakamabé et le roi Tokor méritent l'épithète d'aliénés par la vulgarité de leurs expressions, de même par leurs pratiques immorales ; leur langage conserve des mots indésirables, des vocabulaires triviaux, pauvres, désuets et indécents, ainsi que des connotations renvoyant au vulgaire. En tombant si bas, leur attitude invite à aucune attention sur leur personnalité, puisqu'ils extériorisent des insanités en public ; leurs attitudes suscitent l'aversion. Les propos orduriers sont constitués d'un vaste ensemble dont les injures, les allusions obscènes.

2.2. Les allusions obscènes

Le roman postcolonial en général, comme ceux retenus pour cette analyse accordent une place de choix aux allusions obscènes qui traduisent non seulement la trivialité, l'alliance contre nature entre le sacré et le profane, la transgression des interdits sociaux et l'indécence verbale. En fait, c'est une narration dominée des moments de coïts entre les personnages, où se dissimule le dévoilement de la nudité du corps masculin comme féminin. Pour parvenir, les abstractions, les oxymores, les constructions imagées ou métaphoriques, constituent les principaux procédés littéraires exploités par les auteurs. D'un roman à un autre, diverses modalités d'allusions obscènes traversent les péripéties. *Le Tyran éternel* formule de nombreuses catégories d'allusions obscènes :

Elle s'abandonna à ma voracité ; elle se laisse entièrement à mon désir sexuel inassouvi, glouton. Elle m'accorde toutes les grâces : elle m'offrait, m'abandonnait tout son corps en vue d'une exploitation à volonté pour toutes postures sexuelles (toutes les orifices sont livrées). (Patrick Grainville, 1998 : 15).

- *Moi, j'aime le noir, le tout petit trou noir.* Allusion ici au sexe de la femme, plus précisément le vagin par rapport à l'opacité de l'intérieur. (Patrick Grainville, 1998 : 47).

Dans cet autre exemple, l'union du personnage romanesque président Houphouët-Boigny à la jeune légionnaire s'exprime au travers de cette construction métaphorique : *Ma légionnaire... , Ma jeune guerrière crue. J'ai dénudé ses fesses géantes et neuves* (Patrick Grainville, 1998 : 231-232) : l'emploi de « ma », adjectif possessif pour désigner une prérogative destinée au président et à lui seul, un privilège qu'il ne partage pas, donc uniquement à lui ; *guerrière*, est une allusion à la légion corps militaire, *crue* et *neuves*, sont des allusions au corps frais, non altéré, jeune et donc fragile, agréable. Il se dissimule l'idée d'une femme très jeune, par extrapolation encore vierge. *Elle sent sur ses reins la grosse bête* : par l'expression « la grosse bête », le narrateur désigne ainsi un pénis obèse qui circule ou fait le mouvement de va-et-vient à l'intérieur du corps de la jeune femme, puisqu'elle le sent sur ses reins. *Mon énorme, mon tout, monstre chéri, mon amant constricteur, mon étrangleur. Mon désir. Mon grand pénis, dis !* Le personnage féminin Thérèse, par des images frappantes, apprécie et loue de façon délirante la grosseur remarquable de la verge de son amant. La lexie « dis », suivi d'un point d'exclamation, marque l'étonnement de la femme qui contemple avec ébahissement son engin exceptionnel. On note également des allusions à une verge qui épuise absolument Thérèse.

- *Ah, dis donc ! C'est toi mon salaud, tu m'attendais, l'air de rien. Tu voulais me saluer... Hein ! Sacré voyou... Beau dégueulasse... Regarde comme tu es lourd, long, plein, bourré de chair. Ah, dis donc ! Gros ver ! Tu pèses. Là. Te voilà comme ça... pour moi, pour ta Thérèse,* (Patrick Grainville, 1998 : 54). Il se déduit de ce passage allusif la personnification du pénis. Thérèse s'adresse à la verge de son amant en lui parlant comme à un être, plus précisément un homme. Elle demeure obnubilée par la grosseur insolite, singulière de l'instrument de plaisir qu'elle adore. L'éblouissement, mais surtout la passion pour le sexe se manifeste au travers des répétitions

onomatopéiques. *Ah, dis donc ! Deux fois ; pour moi, pour ta Thérèse*, l'adjectif possessif moi renvoyant à Thérèse elle-même est une répétition accentuant le renvoi sur l'unique personnage. Ce procédé marque l'insistance de Thérèse qui se fixe une seule idée dans la tête, une seule pensée, l'oiseau rare qu'elle contemple avec voracité. Cette allégation dissimule une autre allusion, celle relative à l'acte sexuel : *Tu voulais me saluer... Hein ! Sacré voyou... Beau dégueulasse...* Le personnage utilise l'image implicite pour désigner le rapport sexuel. Thérèse voulait dire, en termes voilés, tu voulais m'étreindre, me faire l'amour. Les points de suspension indiquent ici l'inachèvement de la parole obscène qui devient un appel voilé à passer à l'acte sexuel. Le désir érotique immodéré chez le Noir en général, et la dimension du pénis chez l'homme noir en particulier, impressionnaient déjà le colonisateur :

Pour le Blanc, l'image de la sexualité africaine reste toujours la même depuis les premiers explorateurs : l'homme noir est une « montagne de chair » au « monstrueux prolongement logique » et la femme attend « docile », patiente, le bon plaisir du maître ! (Gérard Clavreuil, 1987 : 11-12)

Les allusions obscènes transparaissent dans *Le Pleurer-Rire* à travers les propos du président Bwakamabé Na Sakkadé, et son cuisinier personnage-narrateur, familièrement appelé Maître par le personnage président. Dans ce roman, l'acte sexuel peut être décrit de façon voilée comme de façon crue :

Quelle trottoire, cette femme-là (Henri Lopes, 1982 : 107) : dans un langage indécent et excessif, quelle bordelle de femme ! *Faire ton fier* (Henri Lopes, 1982 : 308) : éprouver/ressentir le plaisir sexuel, jouir ! *Personne ne grimpera jamais sur ...Ma* (Henri Lopes, 1982 : 308) : personne ne fera l'amour à Ma Mireille. *Et quand je te caresse et te réchauffe ta pelouse* (Henri Lopes, 1982 : 235) : cette allusion peut être comprise de la manière suivante, et quand je te touche et te fais l'amour. La pelouse dans cette séquence fait allusion aux poils, à la partie intime, en d'autres termes la partie essentielle qui

déclenche la jouissance chez les partenaires sexuels. *La chose là qu'on fait avec les femmes* (Henri Lopes, 1982 : 180): le personnage fait allusion pudiquement aux rapports sexuels. ...*ils m'ont arrosé de leur lait* (Henri Lopes, 1982 : 125) : allusion ici au liquide reproductif ou liquide séminal ou encore le sperme répandu par les violeurs de la sœur du président Bwakamabé Na Sakkadé. Dans *L'État sauvage*, le narrateur évoque de temps en temps les prostituées centrafricaines à qui il attribue un nom comique dans la langue nationale de ce pays : *Elles étaient neuf Oualis, neuf jolies petites Oualis Kengés* (Georges Conchon, 1964 : 150) : Ouali Kéngué en sango (langue nationale de Centrafrique) désigne les prostituées, une appellation déjà désuète ; du fait de l'existence de nouveaux patronymes.

Les allusions obscènes traduisent l'indécence verbale des hautes autorités postcoloniales. De leurs aveux inconvenants, comme de l'abus des pratiques sexuelles, il se révèle une forte attirance vers les interdits sociaux. Les différentes allusions, les tournures expressives qu'utilisent les romanciers qui représentent le réel imagé, permettent de découvrir les réalités sociales décevantes, abêtissantes ou encore les sottises des dignitaires, lesquelles confirment malheureusement leur incapacité à se contenir, à maîtriser leur libido comme le souligne Michel Cornaton : ... *la libido de nombreux personnages du roman africain contemporain peut s'interpréter par la primauté de l'analité en rapport plus ou moins étroit avec l'expression d'une forte angoisse de construction.* (Michel Cornaton, 1990 :12)

Les dirigeants représentés optent manifestement pour l'excrémentiel. Cette forte aspiration pour la souillure provoque généralement leur déchéance car du sommet qu'est le pouvoir, ils tombent et s'égalisent avec le commun des mortels. Au bout du compte, l'étendue des pages consacrées aux allusions obscènes suffit à comprendre qu'elles sont une réalité ayant retenu l'attention des romanciers qui puisent parfois dans les réalités sociales des

sujets quotidiens pour la fabrique d'œuvre d'imagination. De la lecture de leur production romanesque on retient que l'univers francophone postcolonial semble dégoûtant et sauvage ; en outre, on peine à établir une différence entre dignitaires et vulgaires, entre acteurs du pouvoir et l'homme de la rue. Toutefois, en bravant les interdits sociaux, les dictateurs représentés veulent s'affranchir des paroles censurées. Dans la typologie de l'indécence expressive, on trouve la diffamation.

2.3. La diffamation

Les lignes précédentes ont prouvé l'insuffisance des régimes postcoloniaux se caractérisant par des parlers indécents dont les injures, les allusions obscènes. A cette liste non exhaustive s'ajoute la diffamation qui se place dans le même registre. En effet, sous le vocable diffamation, il y a lieu de comprendre le fait de porter atteinte à la réputation d'une personne ou d'un corps constitué par des paroles ou des écrits non fondés ou mensongers. En d'autres termes, il y a diffamation lorsqu'on tient des propos portant atteinte à l'honneur d'une personne physique ou morale, ou si l'on accuse en s'appuyant sur des contrevérités. En fait, tout le monde doit jouir de la liberté d'expression, droit fondamental permettant à chaque individu d'émettre librement une opinion, positive ou négative sur une personne ou un sujet. Cependant, cette liberté n'autorise pas pour autant la diffamation. Or, sous les régimes dictatoriaux, la diffamation devient une pratique récurrente des dirigeants comme des proches du pouvoir en vue d'écartier un membre du parti jugé encombrant, ou d'éliminer un opposant gênant, ou encore une stratégie d'intimidation en vue de tuer dans l'œuf toute entreprise subversive.

Acteur de la vie politique de la Côte d'Ivoire de l'époque, cependant personnage principal dans *Le Tyran éternel*, Houphouët-Boigny mène la vie difficile aux écrivains, à ces ennemis ou tous ceux qui s'opposent à sa vision politique. Une suspicion, la manifestation d'une velléité du pouvoir ou un écrit brocardant son régime

constituaient des éléments servant de sujet de diffamation. De nombreux passages authentifient cet état de fait, entre autres celui du président de la Cour suprême, du Vice-Premier ministre :

En 1959, j'ai accusé mon Vice-Premier ministre, Jean-Baptiste Mockey, de sorcellerie contre ma personne. J'ai affirmé qu'il avait fait enterrer par un marabout une tête de chat noir avec une photo de moi enfouie dans les boyaux de la bête ! Pour me rendre impuissant et pour me tuer. (Patrick Grainville, 1998 : 61)

La diffamation, selon l'allégation ci-dessus, est conçue comme moyen de censure, d'accusation et de nuisance. Elle est exploitée par le dirigeant comme une arme de dissuasion en vue de contrer les esprits jugés indisciplinés. Les dirigeants de façon générale redoutent les critiques, les médisances, les vérités brouillées ; le cas du président Houphouët-Boigny avec les écrivains de son pays : « Les écrivains avaient coutume de vadrouiller ... à travers le pays pour ... chahuter, critiquer surtout, [...] ternir mon épopée. Me souiller. Conchier Houphouët-Boigny et sa capitale : Yamoussoukro. » (Patrick Grainville, 1998 : 7-8). L'attitude du personnage président Houphouët-Boigny rappelle celui d'un autre personnage président Bwakamabé Na Sakkadé. Pourquoi cette attitude identique aux personnages qualifiés de présidents ?

La narration dans *Le Pleurer-Rire* laisse comprendre que le dictateur Bwakamabé Na Sakkadé, impitoyable, terrorise les écrivains et/ou les intellectuels qu'il déteste : « Les cadres – surtout ces maudits intellectuels à la bouche remplie du nom de leurs diplômés ou du nom de leurs Grandes Ecoles... » (Henri Lopes, 1982 : 268) La cruauté, la rage du monarque double d'intensité surtout contre ceux qu'il soupçonne de coup d'Etat : Le capitaine Yabaka un des personnages ayant pourfendu le régime de Bwakamabé a été faussement accusé de coup d'État ; arrêté, il a été battu, torturé puis exécuté ; le secrétaire général aux affaires étrangères est aussi arrêté pour une raison saugrenue, un délit d'opinion fomenté par la police secrète : *Documents sont là. On vous*

a vu, on vous a entendu. Sais que ce fantoche de Polépolé veut se rendre au sommet et me contester. Et vous, vous ne voulez pas que j'aille me battre à Addis-Abeba, moi. Con de ta mère, va. (Henri Lopes, 1982 : 64) Les illustrations relatives à la diffamation inondent le tissu romanesque postcolonial. Elles sont révélatrices des pratiques indues auxquelles se livrent certaines personnalités politiques au pouvoir. Par ailleurs, tout ne s'arrête pas aux quelques modalités analysées, puisqu'il y a lieu d'évoquer les incohérences verbales des dignitaires, un autre mode de l'indécence fréquent dans le style langagier et décrit dans le roman postcolonial.

2.4. Les incohérences verbales

Outre les injures, les mensonges, les propos obscènes, le chaos du pouvoir postcolonial s'aperçoit également dans les incohérences verbales. Comme au théâtre, le costume de l'agent de santé reflète son rôle, et que son discours traduit son état, il en va de même pour le paysan dont le verbe explique son statut social. Étant donné que chaque classe sociale utilise le langage de sa condition, dans la sphère du pouvoir, en l'occurrence le président, le roi ou tous les dignitaires devaient tenir le langage de leur condition, en d'autres termes un langage sacré, compte tenu du caractère vénérable de leur situation. Ainsi naît une forme hybride selon laquelle chaque entité sociale se distingue selon son vocabulaire, chaque personnage utilise le verbe adapté à son niveau pour s'exprimer.

Ainsi, à une position élevée, une expression élevée. De ce point de vue, la langue royale ou présidentielle se dénote par l'absence d'incohérence verbale. Seulement, la démarcation des normes classiques d'expression verbale devient l'option méticuleusement prisée dans le cercle du pouvoir postcolonial. Des romans postcoloniaux choisis, la nomenclature des incohérences verbales chez les premiers citoyens incarnant la sacralité surprend. Ces confusions verbales apparaissent fréquemment dans les constructions phrastiques du président Bwakamabé Na Sakkadé et chez le roi Tokor. Les désordres langagiers constatés apparaissent

à plusieurs niveaux de la langue ; syntaxique, morphologique, phonétique, provoquant ainsi l'altération de la prononciation par la création avec addition ou amputation d'une lexie, affectant de la sorte la compréhension de l'interlocuteur.

*La France devait aider ses fils ultramarins à **conjuguer**² (conjur) ce danger (Henri Lopes, 1982 : 259) Est-ce que j'ai cette tête de **Singe panzé**, moi ? Chimpanzé. (Idem, 214). **Sommes pas des Oncles, non.** (Idem, 34) : Nous ne sommes pas des Oncles, non. **Vec moi**, pas de crainte. (Idem, 35): avec moi, pas de crainte. Et **çui-là** regarde (Idem, 214) : Et celui-là regarde.*

Dans les constructions ci-dessous, le « z » de liaison est ajouté au mot prononcé. La liaison chez le président Bwakamabé est faite en début de phrase, parfois à l'intérieur de la séquence phrastique. Le phénomène pataquès dans les cas cités altère la prononciation et la compréhension.

*Zêtes un agent de Polépolé, **Z**oubliez maintenant... : Vous êtes un agent de Polépolé, vous oubliez maintenant... **Z**auraient bien laissé partir leur fille. Parce que zavez fait un tour à Saint-Cyr ! (Henri Lopes, 1982 : 64 ; 239 ; 298).*

On relève de certains dirigeants représentés la distribution itérative de l'adverbe « là », parfois « ça » en fin de construction phrastique. *Tapez bien, bien, bien ces bandits-là. Enfin, pas un Blanc-Blanc-là.* (Henri Lopes, 1982 : 169 ; 40). Dans *L'État sauvage* de Georges Conchon nous relevons les phrases ci-dessous : *Ah ! fit-il, ces gens-là !...* (Georges Conchon, 1964 : 201). De même chez Patrick Grainville dans *Les Flamboyants*, se trouvent de nombreux bouleversements expressifs chez les plus hauts représentants des peuples, les hommes au sommet du pouvoir. Voici à titre illustratif certaines phrases incohérentes : *Tokor surmonta mâlement l'avanie.* (Patrick Grainville, 1976 : 62). - *La dia... diarrhétiqu !... balbutia Woody le roi des séjours azuriens.* (Idem : 102).

² Nous avons choisi d'utiliser tantôt le caractère gras tantôt le soulignement pour mettre en exergue certaines incohérences verbales du corpus.

Le *Tyran éternel* de Patrick Grainville présente quelques incohérences : *On appréhende soudain le Grand Fatiguement de Dieu.* (Patrick Grainville, 1998 : 73) ; *Ce n'est pas l'heure du Grand carapatement de Dieu mais celui du Grand Bavassement.* (Patrick Grainville, 1998 : 86).

Des illustrations ci-dessus, tout concourt à l'assurance que l'indécence expressive dans le roman francophone postcolonial est une évidence irrécusable. L'immodestie impressionnable du verbe, du langage irrespectueux bouscule les codifications canoniques. A cela s'ajoute la néologie sous toutes ses formes.

2.5. L'intempérance langagière

En guise de rappel, le carnaval renvoie à un monde renversé, à un univers anticonformiste. L'écriture carnavalesque est celle inversée ou à l'envers ; en d'autres termes, elle combat l'écriture conformiste, puisqu'elle sort du cadre normé car si l'on en croit Bakhtine, le carnaval est une subculture critique dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur. (Mikhaïl Bakhtine, 1970).

Le roman francophone postcolonial demeure marqué par une liberté excessive dans les énonciations des personnages illustres de l'État. Les propos des dignitaires francophones représentés dans les romans de cette approche présentent des carences notoires par l'absence de modération, de sobriété, du fait que ces derniers prennent une grande liberté en parlant. L'usage du vocabulaire familier et grossier qui caractérise le parler de certains personnages incarnant les États africains constitue des éléments fustigés par les normes sociales, donc opposés à la bienséance mais relève de l'écriture carnavalesque. Les auteurs francophones postcoloniaux à l'instar de Patrick Grainville respectivement dans *Les Flamboyants* et *Le Tyran éternel*, Henri Lopes dans *Le Pleurer-Rire*, ne cessent de décrier l'intempérance de langage chez certains dirigeants africains.

Le narrateur dans *Les Flamboyants* rapporte que le roi Tokor impressionne négativement son hôte William dès son arrivée. À peine entrer dans le palais royal, ce personnage découvre le caractère extravagant des termes utilisés par le roi Tokor. Ainsi déclare-t-il : *Il maçonnait des mots à lui, exorbitants, monstrueux, qu'il vous offrait tout nus, comme ça, ...* (Patrick Grainville, 1976 : 31). Les termes « exorbitants, monstrueux » démontrent l'absence d'un langage raffiné, tempérant et prouvent à suffisance que le roi Tokor opte visiblement pour l'exagération dans la mesure où les mots qu'il profère dépassent la juste mesure. Il est tout de même permis, en outre, de souligner la valeur péjorative des propos du roi Tokor puisqu'il « offrait tout nus, comme ça ». Son discours dénote la légèreté, la platitude et l'absence de construction imagée. Dans la même veine explicative, le narrateur qui sait tout dur roi livre encore quelques manquements : *Mais Tokor vous ramassait ces grossièretés inqualifiables et les portait à un degré qui en assurait la transfiguration.* (Patrick Grainville, 1976 : 31).

L'intempérance langagière domine les interventions du roi Tokor. Voici une autre anecdote qui certifie la manière outrancière du roi à s'adresser à ses proches collaborateurs. Selon le narrateur, le roi Tokor entraîne des mineurs pauvres et sales dans un cadre de pratiques obscènes réservé aux adultes ; cette posture immorale inquiète le responsable du club des nudistes. A sa plainte, le roi Tokor répond cruellement : *... minable directeur des loisirs industriels ! [...] Plains-toi ! sale mouche, à qui tu veux ! Va te fourrer le nez dans cette ambassade du caca.* (Patrick Grainville, 1976 : 102). La tonalité dans ce passage montre l'emportement du roi. L'emploi du vocabulaire scatologique signale son abaissement. La ponctuation forte utilisée et pour la plupart expressive marque la tension du potentat ; la tonalité comme la ponctuation forte traduisent la colère et l'attitude bestiale du despote. Le roi Tokor excelle dans le langage intempérant. En fait, les allégations ci-dessus, à la limite de l'injure, atteste l'inexistence des règles élémentaires de convenance chez le personnage du roi. Les propos

injurieux, discourtois et les grossièretés inqualifiables souvent lâchés par ce haut représentant à l'encontre de ses concitoyens, témoignent le manque de respect, l'incivilité du monarque.

Les options décriées et contestées des plus hautes autorités dans *Les Flamboyants* se découvrent dans *Le Tyran éternel*, roman dans lequel le personnage président Houphouët-Boigny adopte une attitude méprisante vis-à-vis des écrivains. Qu'il s'agisse du traitement que des propos à l'encontre des auteurs, ce président fait preuve d'une extrême verticalité. Ses parlers sont brûlants, incendiaires et méprisants, soulignant son manque de déférence pour les scripteurs qui, malheureusement, ne cessent de blâmer son règne. Pour l'ancien président ivoirien personnage romanesque, les écrivains n'ont pas leur place dans la cité du fait qu'ils viennent toujours « fouiner tous azimuts ». Ainsi, il les traite de criminels, des personnes qui s'ingèrent ou s'infiltrèrent dans les affaires des autres : « Voilà le cacique et les complices ; l'aréopage criminel au complet » (Patrick Grainville, 1998 : 11). En effet, les investigations des écrivains et des journalistes permettent de dénoncer les exactions, les crimes odieux restés sous silence et certains actes licencieux des dirigeants africains ; cette pratique consistant à vilipender les abus, et qui relève des métiers de ces catégories socioprofessionnelles semble railleuse pour les dirigeants qui punissent sans vergogne les auteurs.

Dans *Le Pleurer-Rire*, les récits dévoilent que le président Bwakamabé Na Sakkadé brille dans l'arrogance, les injures et les grossièretés. Ces récits divulguent également son manque de considération. Que vous soyez proche collaborateur ou non, il suffit d'un petit manquement qu'il vous déverse la foudre de sa colère ainsi que de ses propos immodérés. Plusieurs fois et à différents stades des textes du roman on peut lire : « Con de ta maman », « Con de leur mère » « Con de leur maman ». Ou encore cette autre gamme de paroles inconvenantes : « Macaque ! Espèce de chien, va. Ouais, chien ! C'est bien ça. Quand on fout la gueule du chien dans son caca, ne peut plus nier. » (Henri Lopes, 1982 : 297). Des

intempérances verbales qui rapprochent l'illustre personnage de l'État à l'homme de la rue, au fou du coin. Des différents passages cités, il y a lieu de mentionner que les auteurs francophones postcoloniaux privilégient le registre de l'exagération, de la démesure par l'usage des grossièretés indescriptibles. Par le même truchement, ils soulignent l'extravagance des dirigeants postcoloniaux issus des indépendances et font œuvre de mémorialistes par l'évocation des réalités du pouvoir africain postcolonial. De tout ce qui précède, il se construit un champ sémantique de termes orduriers, une écriture injurieuse ou délirante qui se caractérise par la logorrhée verbale.

Par ailleurs, on peut mentionner que l'indélicatesse semble être un comportement congénital à la famille Bwakamabé, car la sœur du président Za Hélène, s'illustre-t-elle aussi par des propos discourtois et indignes. La sœur du chef de l'État manque aussi de retenue face à un événement douloureux. La sœur de Bwakamabé apparaît comme irrespectueuse de la tradition africaine ; elle débite des mots bas, des obscénités en présence de son frère ; en outre, elle oublie sa condition et se livre à des insanités intolérables. Elle insulte le « vagin » organe féminin qui établit la différence entre l'homme et la femme. En effet, le symbole de féminité qu'est le vagin la rapproche de toutes autres femmes, et on dira qu'elle est femme parce qu'elle porte en elle l'attribut féminin. Par ailleurs, elle se permet d'injurier un inconnu de loin à l'origine de son malheur. L'indécence caractérise le président, tous ses proches, y compris ses parents, excitant la curiosité de savoir s'il ne s'agit pas d'un comportement héréditaire ou d'une contagion du fait que ses personnages ont en partage le même environnement social.

2.6. La logorrhée verbale

Lorsqu'on parcourt le roman francophone postcolonial, on se rend compte que les nouveaux dirigeants symbolisés débitent des grossièretés qu'exclut l'usage commun. Du coup apparaît un ensemble de termes détestables qui caractérisent l'état d'âme de

chaque haut personnage représenté. A titre illustratif, le roi Tokor dans un élan irrésistible laisse émerger une suite de mots dénués de sens à son hôte William lorsque ce dernier, par respect pour la personnalité qu'il incarne, n'envisage pas prendre un bain en public comme le reste de l'équipe qui accompagne le roi :

« Ce qu'il est chaste ! s'exclamait Tokor. C'est qu'il n'a peut-être pas de poil ici ! Eh ! C'est un ange, un Platon ! un immatériel ! un ovni ! Moi j'admire... j'avoue, à tel point je suis emmitoufflé, embroussaillé de toisons ! Lui, il est nu comme un sabre... C'est quand même plus chic ! » (Patrick Grainville, 1976 : 208).

De cette allégation découle une surabondance de termes péjoratifs mais surtout incompréhensibles. En fait, il s'agit d'une accumulation d'exclamations tendant à discréditer la personnalité de William ; toutefois, ce passage fait ressentir une certaine fierté du roi, satisfait de lui et de ceux qui acceptent le suivre dans ses actes infantiles. Comme souligné plus haut à propos du président Bwakamabé Na Sakkadé, le roi Tokor également manque de respect à tout le monde, les diplomates en service dans son royaume ne sont pas épargnés car fréquemment tournés en bourriques. Ainsi, apercevant le nouveau consul qui avance vers lui, le roi déclare :

« Dis ! Tu vois là-bas... regarde bien ! C'est très petit mais ça gigote... C'est un consul ! Comme il trotte ! Ah ! Ah !... Ouh ! le consul... Il a de l'estomac je vois cela d'ici et la bobine couperosée... Pouac ! On ne m'envoie que des rosâtres... avec des lambeaux de pâleur morbide !...» (Patrick Grainville, 1976 : 47).

Le lexique utilisé par le roi Tokor est dévalorisant car il traite le consul au même titre qu'un objet sans valeur en disant « ça gigote ». Les exclamations de dépit, renforcées par le rire sarcastique, contribuent à accentuer l'attitude railleuse du roi. Le consul semble famélique et visiblement rongé par la fièvre ou une maladie chronique. Le narrateur présente un homme apparemment usé et amorphe, qui semble incapable de résister au premier coup

de vent. Aussi, le roi adopte un parler trivial. Dans ses réactions, on note une folie de grandeur, un sentiment de mépris, d'humiliation pour le personnage du consul à travers les paroles et la réaction du despote.

L'avalanche lexicale dans *Le Tyran éternel* est manifeste à plusieurs échelles, d'un côté par les personnages en quête de pouvoir et qui brandissent le nouveau concept d'«lvoirité» comme slogan, de l'autre côté par le président Houphouët-Boigny très délirant qui prononce ces phrases : *Dieu, foudroie-nous ! Foudroie-les tous ! Oui efface ! Calcine. Finis-en une fois pour toute [...] Vasy ! Pilonne. Inonde : submerge-nous ! Lave-tout. Noie l'albinos. Tue ! Tue ! Torpille, écrabouille tout.* (Patrick Grainville, 1998 : 291) Cette allégation évoque le déchaînement du personnage Houphouët-Boigny mais présente une suite de lexique de dégradation. Il s'agit beaucoup plus d'une irritation, d'une rage marquée par l'abondance des points d'exclamations et des termes très durs renvoyant à ce qui est funeste, au trépas, à une situation dramatique ; *foudroie, efface, calcine, finis-en une fois..., pilonne, lave tout, tue (deux fois), torpille, écrabouille*. En effet, ces mots traduisent l'emportement, la fureur du personnage et produisent ainsi un véritable réseau de signification. La lecture des romans postcoloniaux montre par ailleurs que ce sont souvent les chefs d'États dictateurs, tortionnaires et criminels qui ont recours aux propos orduriers dans l'optique de dissimuler leurs carences. On assiste ainsi à ce que Patricia Bissa Enama désigne par la « langue utopique » qui traduit la déchéance : « La conséquence en est une déchéance qui se manifeste par l'utilisation d'une langue ordinaire, faite de quiproquos, de sous-entendus, de mésententes, de duplicité ou d'un jargon complexe inaccessible. » (Patricia Bissa E, 2012 : 132).

3. Discussion

Il ressort de la lecture des romans postcoloniaux des représentations ou des tendances croisées au sujet de l'indécence verbale. Si certains

auteurs s'inscrivent dans une logique objectiviste, se limiter exclusivement à la description ou à la narration des événements dont ils sont témoins ou non, prohibant la grossièreté langagière, d'autres par contre, trouvent nécessaire d'insérer le registre de l'exagération, des paroles licencieuses. Dans la première catégorie Alioum Fantouré dans *Le Cercle des tropiques* (1972) sert d'illustration, lequel il convient de citer Etienne Goyémidé dans *Le Dernier survivant de la caravane* (1985). A l'opposé de ceux-ci on citera en premier lieu Ahmadou Kourouma avec *Les Soleils des indépendances* (1970), *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) et *Allah n'est pas obligé* (2000). Le registre littéraire de ses romans est cru, conduisant certains contemporains à qualifier ses écrits de mal-bouche. Il est suivi du congolais Sony Labou Tansi dans *La vie et demie* (1979) et *L'Etat honteux* (1981), dont les titres sont révélateurs d'un langage non-habillé.

L'écriture scatologique, licencieuse, figure dans de nombreux écrits des siècles passés et ne constitue pas une nouveauté dans la littérature postcoloniale, héritière des littératures occidentales. Dans son article intitulé « Comment nommer « La Chose » ? Puissance imaginaire de l'obscénité verbale dans les écrits licencieux du XVII^e à siècle, du satirique au galant » (2018 : 249-274), Michèle Roselini a démontré que le procès du *Parnasse* n'a pas en effet été un obstacle à l'évolution de la littérature licencieuse ; il a tout simplement atténué le langage vulgaire, conduisant les auteurs à écrire dans un langage répondant aux normes de courtoisie. Par ailleurs, Ronsard qui était au départ considéré comme « le contemporain capital des poètes licencieux » a évité dans ses nouveaux vers le langage cru.

En conséquence, on relève ce goût pour la dénonciation de l'extravagance verbale des dirigeants africains issus des indépendances par le truchement des personnages mis en scènes, ce qui invite à repenser le style langagier, lequel doit privilégier davantage une formule langagière civilisée. On relève également la faiblesse anthropologique ainsi que la fragilité des hommes

d'État qui semblent atteints de névrose. Toutefois, on déduit cette tendance réaliste par l'évocation du réalisme du pouvoir africain « pest-colonial ». De l'univers fictionnel de *Le Tyran éternel*, *Les Flamboyants*, *L'État sauvage* et *Le Pleurer-Rire*, on peut retenir que la subversion, la folie, le grotesque, le burlesque et le carnavalesque apparaissent comme les marques obsédantes du style de leurs auteurs.

Conclusion

Cette approche révèle l'état d'âme des dignitaires représentés dans le roman francophone postcolonial. Elle a permis de dévisager les caciques du pouvoir, de remarquer les postures de ces derniers en situation de colère ou d'allégresse, de mesurer la gravité des termes qu'ils utilisent devant une circonstance douloureuse, ainsi que de percer leur délire verbal. Tout compte fait, qu'il s'agisse d'une ou de l'autre disposition, c'est une suite verbale illimitée de termes parfois hermétiques, parfois alambiqués, à l'origine d'une particularité verbale. Il se dégage des textes qu'aucun dignitaire n'est épargnée de la folie de grandeur, de même une sensation mélangée de haine et de mépris voire d'humiliation les caractérisent. Les grossièretés, les propos injurieux, érotiques et orduriers caractérisent le langage des dirigeants ; le chaos du pouvoir postcolonial s'aperçoit dans les incohérences verbales. Les grossièretés et archaïsmes récurrents traduisent l'image grotesque, carnavalesque et désuète du pouvoir postcolonial.

Références bibliographiques

Aliou Fantouré, *Le Cercle des tropiques*, Paris, Présence Africaine, 1972.

Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil, Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.

Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

Georges Conchon, *L'état sauvage*, Paris, Albin Michel, 1964.

Gérard Clavreuil, *Érotisme et littérature, Afrique Noire, Caraïbes, Océan Indien, Acropole*, 1987.

Henri Lopes, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine, 1982.

Michel Cornaton, *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1990.

Michèle Roselini, « Comment nommer « La Chose » ? Puissance imaginaire de l'obscénité verbale dans les écrits licencieux du XVII^e siècle, du satirique au galant », in *Cahier du GADGES*, 2018, pp 249-274.

Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, p. 180.

Patricia Bissa Enama, « La langue utopique et le mythe de Babel : Michel Tournier et les autres » in, *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*, Paris, L'Harmattan, 2012

Patrick Grainville, *Les Flamboyants*, Paris, Ed. du Seuil, 1976.

Patrick Grainville, *Le Tyran éternel*, Paris, Ed. du Seuil, 1998.

Sony Labou Tansi, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

Sony Labou Tansi, *L'État honteux*, Paris, Seuil, 1981.